

# La Nubie de la fin du XII<sup>e</sup> siècle à la conquête par les Funj au début du XVI<sup>e</sup> siècle

*Luboš Kropáček*

## Déclin et disparition des États chrétiens de Nubie

Nous trouvons dans l'histoire mondiale peu d'exemples d'accords internationaux qui se soient maintenus pendant aussi longtemps que le *bakt*, considéré pendant six siècles comme la base légale des relations pacifiques entre l'Égypte musulmane et la Nubie chrétienne<sup>1</sup>. Malgré de petits coups de main et représailles occasionnels, la trêve a été respectée et les obligations réciproques, y compris les fournitures convenues, ont été accomplies d'une manière qui, en principe, ne laissait planer aucun doute sur la validité des accords. Avec toutes ses modifications et suspensions temporaires, le *bakt* a été une formule commode d'interdépendance économique.

Sous les Fāṭimides, les relations entre l'Égypte et la Nubie semblent avoir atteint au mieux l'objectif recherché de bon voisinage et d'une certaine coopération. Cet objectif servait les intérêts des Fāṭimides, qui avaient besoin d'esclaves pour leurs armées et de paix sur leur frontière méridionale, de même que ceux de la Nubie, qui atteignait le sommet de sa puissance politique et de son développement culturel. La période des Ayyūbides (1171-1250) et des Mamlūk (1250-1517), qui correspond à la période faisant l'objet du présent chapitre, a été marquée par une détérioration progressive des relations de l'Égypte avec la Nubie. L'élément septentrional, conçu dans son sens le plus large, s'avéra finalement un facteur décisif du déclin de la

1. Voir sur les aspects juridiques du *bakt*, *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd., vol. I, p. 996.

Nubie. Nous pouvons discerner deux processus conjugués: d'un côté, la pression des souverains égyptiens sur la puissance nubienne déclinante et, d'un autre côté, la pénétration de plus en plus grande d'Arabes nomades et leur effet destructif sur la structure sociale de la Nubie.

Notre connaissance de l'histoire politique de la Nubie chrétienne provient presque entièrement de sources écrites arabes d'origine égyptienne<sup>2</sup>. Les documents locaux de la fin de l'époque chrétienne sont rares et assez peu significatifs. La valeur du témoignage archéologique a cependant été renforcée dans les années 1960 par les programmes de sauvetage rendus nécessaires par la construction du barrage d'Assouan. La campagne organisée en Nubie inférieure amena à étudier des sites qui autrement n'auraient pas attiré l'attention, comme d'humbles vestiges domestiques, et obtint des résultats qui stimulent grandement l'interprétation de l'histoire de la Nubie en mettant l'accent sur ses développements internes<sup>3</sup>.

Suivant les sources arabes, la géographie politique de la Nubie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles restait semblable à celle que décrivent les documents plus anciens. Il était possible de distinguer deux royaumes riverains: Al-Maḩurra (Makuria en gréco-copte), qui avait sa capitale à Dunḩula (l'ancienne Dongola), et 'Alwa (Alodia). Les frontières séparant ces deux royaumes se trouvaient entre la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> cataracte. Le poste avancé le plus septentrional d'Alwa est souvent mentionné comme étant Al-Abwāb (les « Portes », aujourd'hui Kabushiya). Dans les deux royaumes, la succession au trône était principalement gouvernée par le principe matrilineaire, qui prévoyait un droit héréditaire en faveur d'un fils de la sœur du souverain précédent.

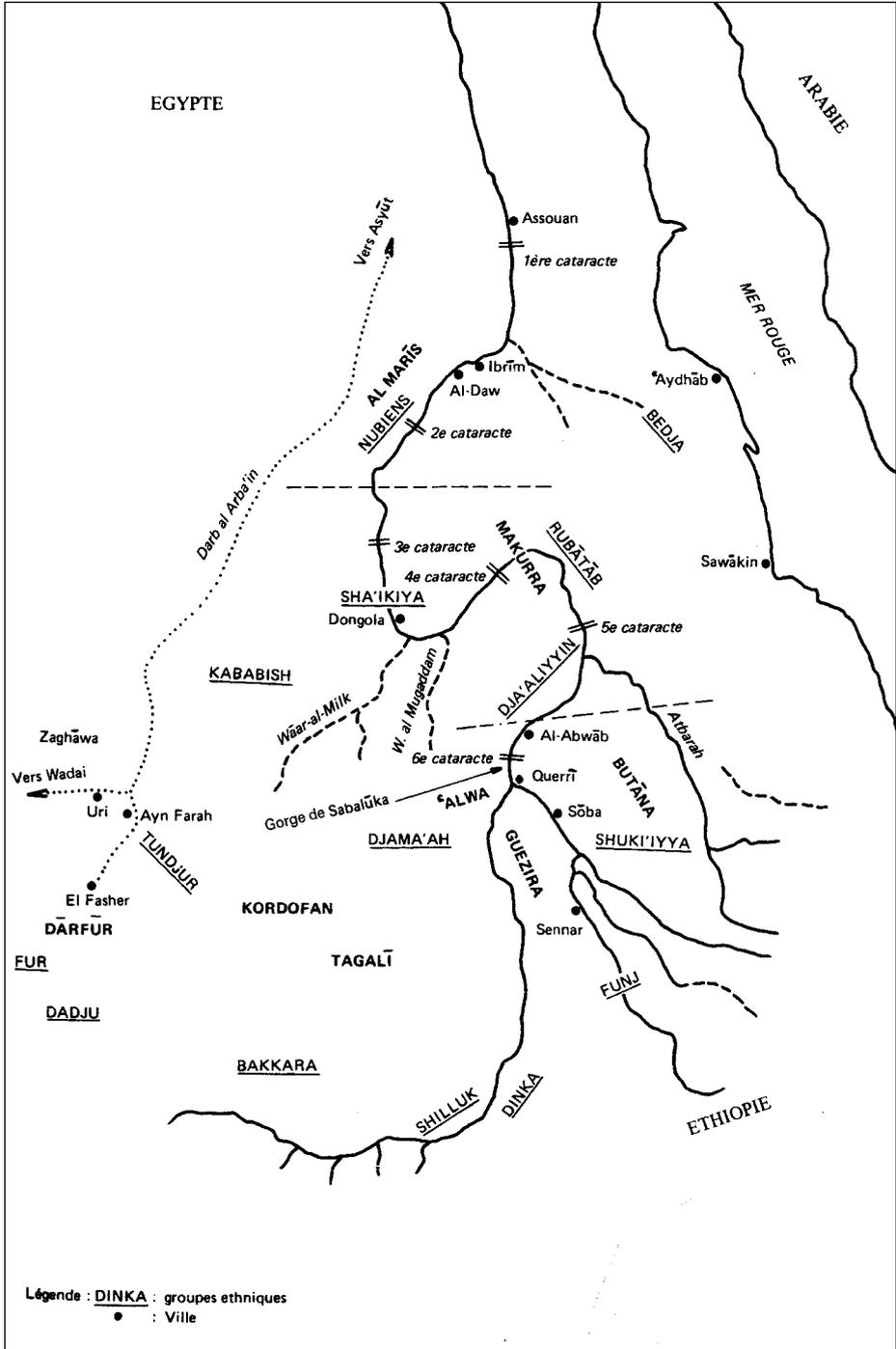
Dans une grande mesure, les institutions sociales et politiques de la Nubie étaient essentiellement de caractère ethnique, ce qui semble avoir été généralement mal compris par les sources dont nous disposons et les interprétations qui en ont été données.

### Al-Maḩurra

Comme il a été déjà suggéré, nous avons de bonnes raisons de croire que les relations entre les souverains fāṭimides en Égypte et en Nubie étaient assez amicales. Il existe suffisamment de signes, d'origine documentaire ou matérielle, indiquant que le commerce entre l'Égypte et la Nubie était florissant à cette époque. Pour prendre un seul exemple, l'étude des poteries mises au jour atteste les échanges de personnes et aussi l'influence des arts fāṭimides sur les objets manufacturés en Nubie. Les livraisons réciproques découlant du système du *bakt*, qui, à ce moment-là, a probablement pris sa forme classique, symbolisaient l'avantage mutuel de la sécurité et du commerce. La différence de religion n'apparaissait pas comme un obstacle

2. Les sources arabes utilisées ici sont pratiquement les mêmes que celles qui ont été très bien exploitées et analysées par Y. F. Hasan, 1967.

3. Voir en particulier P. L. Shinnie, *JAH*, vol. VI, n° 3, 1965, pp. 263-273; W. Y. Adams, *SNR*, vol. XLVIII, 1967, pp. 1-32; *JEA*, 1966, vol. LH, pp. 147-162.



La Nubie de la fin du XI<sup>e</sup> à la conquête funj au début du XVI<sup>e</sup> siècle (carte L. Kropáček).

majeur. Des sources arabes évoquent les bonnes relations entre le patriarcat d'Alexandrie et le roi de Nubie, qui en était le protecteur, la juste sanction de calomnies antinubiennes concernant de prétendues mesures antimusulmanes, et aussi l'accueil et l'hospitalité chaleureuse qui ont été faits à l'ex-roi de Nubie, Salomon, au Caire en 1079.

La bienveillance des Fāṭimides à l'égard de leurs voisins du Sud peut s'expliquer par leur sentiment à l'égard de l'isolement du régime shī'ite dans le monde de l'Islam. Du côté nubien, il semble qu'à cette bienveillance ait répondu à l'occasion une aide directe. En fait, les incursions nubiennes en territoire égyptien au X<sup>e</sup> siècle ont coïncidé avec la campagne fāṭimide de conquête du même territoire et n'ont repris qu'après que les Ayyūbides eurent renversé le régime ami. Les Nubiens se sont aussi montrés coopératifs en remettant aux mains des Égyptiens des esclaves évadés et des fugitifs politiques. De nouveau, les dispositions du *bakt* à cet égard reflètent les conventions de l'époque fāṭimide.

Un important élément de la puissance militaire des Fāṭimides était les troupes noires d'origine soudanaise, c'est-à-dire provenant en grande partie d'Al-Maḡurra et d'Alwa. Après qu'elles eurent joué un rôle prédominant, dû en particulier à la faveur que leur témoignait la mère, de race noire, de Khalifa al-Mustansīr, dans la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle, leurs rivaux turcs et berbères les repoussèrent en grand nombre vers la Haute-Égypte où, par la suite, elles entrèrent de nouveau souvent en conflit avec leurs ennemis politiques. Cependant, les troupes noires restèrent de solides partisans du régime fāṭimide et, dans ses dernières années, elles opposèrent une résistance opiniâtre à l'ascension des Ayyūbides.

Les troupes arabes, qui devaient devenir une sérieuse source de troubles par la suite, se sont révélées implacables et se sont rebellées en plusieurs circonstances. Selon toute vraisemblance, certaines d'entre elles ont pu échapper à la répression en descendant vers le sud, sans que leur effectif ou leur comportement ultérieur prît des proportions alarmantes. Dans leur attitude vis-à-vis des Arabes, les Fāṭimides sont bien connus pour leur solution ingénieuse du problème des Banū Hilāl, qu'ils envoyèrent à l'ouest, en Afrique du Nord. À la frontière méridionale, ils durent réprimer les Banū al-Kanz aspirant à l'indépendance. La campagne punitive a été menée en 1102-1103 et le rebelle Kanz al-Dawla, cherchant refuge à Al-Maḡurra, fut extradé par le roi de Nubie, qui le remit aux Égyptiens. Ensuite, les troupes ont été postées à Assouan pour garder la frontière, dont la paix n'a cependant pas été troublée, de façon appréciable, jusqu'au renversement des Fāṭimides. D'ailleurs, les chroniqueurs arabes n'ont rien trouvé qui vaille la peine d'être rapporté des relations égypto-nubiennes pendant les soixante-dix dernières années du règne fāṭimide, et l'on peut penser que cela confirme un état de choses marqué par la coexistence et les échanges pacifiques.

Le commerce a continué sans entraves. Aux termes du *bakt*, il était habituel d'autoriser les déplacements des négociants musulmans et de leur offrir une protection, alors que l'installation n'était ordinairement tolérée

qu'aux abords de la frontière septentrionale. À la longue, comme au Soudan occidental, le commerce a ouvert la voie à l'islamisation. Toujours en mouvement, les marchands accumulaient sur le pays des connaissances qui étaient transmises ensuite à ceux qu'elles intéressaient. Par leur zèle en tant que personnes privées, les marchands ont fait plus pour la diffusion de l'islam que les agents officiels de propagande chargés par les Fāṭimides de répandre la croyance *shī'ite*. Dans le cas du Soudan nilotique, le rayon d'action de ces derniers va se limiter à *Ayḏhab*, tandis que la plupart des activités missionnaires étaient spontanément et discrètement menées par les marchands.

En revanche, l'histoire des relations entre l'Égypte et la Nubie sous les Ayyūbides s'ouvrit en 1172 par une attaque nubienne, à laquelle l'armée ayyūbide, commandée par *Turanshah*, frère de *Ṣalaḥ al-Din*, riposta par une contre-attaque couronnée par la capture et l'occupation temporaire de *Qasr Ibrim*. Il a été suggéré que l'initiative des hostilités prises par la Nubie pourrait avoir été une conséquence d'une alliance existant entre les Fāṭimides et les Nubiens<sup>4</sup>. Un peu plus tard, l'armée ayyūbide battit les Arabes rebelles *Banū al-Kanz* et les contraignit à se retirer d'Assouan vers *Al-Maris*, la partie septentrionale d'*Al-Maḡurra*. Il existe de nombreux témoignages de l'arabisation et de l'islamisation progressive de cette région entre les IX<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. La présence et les intermariages des *Banū al-Kanz* (qui étaient eux-mêmes d'origine arabo-nubienne) avec les Nubiens étaient simplement un indice de ce double processus.

Le déplacement vers le sud de *ḡabīlā* venant d'Égypte se développa sur une échelle sans précédent. La forte pression exercée sur les *ḡabīlā* nomades ou semi-nomades, sous les Ayyūbides, et encore plus sous les Mamlūk, fut la cause de heurts sérieux. Les plus importantes campagnes punitives des troupes mamlūk contre les rebelles « *urbān* », ou « *bédouins* », comme il devint usuel de les nommer, sont attestées en 1302, 1351, 1353, 1375 et 1395. Le seul moyen d'échapper à une poursuite sans merci était de se réfugier au Soudan. D'autres périls, comme la famine et des épidémies de peste, les chassèrent dans la même direction. Des nomades maraudeurs en nombre de plus en plus grand s'approchèrent par les déserts de la Nubie riveraine, éléments destructifs qui s'avançaient à travers les zones habitées, pillaient et provoquaient des batailles avec les établissements locaux et le pouvoir établi, tout en se battant également entre eux. Ils étaient considérés comme un danger sérieux autant en Égypte qu'en Nubie.

L'histoire des relations de la Nubie avec l'Égypte des Mamlūk doit être considérée dans ce contexte. Exposé à des déprédations et perdant progressivement sa cohésion interne, *Al-Maḡurra* se montra de plus en plus incapable de tenir son rôle de voisin coopératif assurant la paix sur les frontières méridionales. Les Mamlūk intensifièrent à leur tour une politique visant à la réduire à la situation d'un royaume vassal. Leurs interventions furent

4. P. L. Shinnie, 1971, p. 46.

facilitées par la discorde au sein de la famille régnante, qui prit ultérieurement une signification nouvelle avec la conversion à l'islam de certains de ses membres.

Il semble raisonnable de supposer que l'inauguration d'une politique active d'intervention dans les affaires nubiennes par le sultan Baybars (1260-1277) fut, dans une grande mesure, motivée par des considérations de sécurité de l'Égypte. Il a également été suggéré que la grande quantité de butin ramenée des campagnes en Nubie et des expéditions contre les « Urbān » en Haute-Égypte peut indiquer la présence d'une motivation économique derrière ces expéditions répétées<sup>5</sup>. Les chroniqueurs contemporains rendent compte d'une ouverture diplomatique ayant eu pour résultat une demande du sultan de reprendre les livraisons que comportait le *baḳt*, qui étaient suspendues depuis une date indéterminée. Le roi de Nubie Dāwūd, au contraire, entreprit un certain nombre d'incursions en territoire égyptien, qui culminèrent en 1272 avec la prise d'Aydhāb, port de la mer Rouge d'une importance primordiale pour le commerce égyptien. Il a été suggéré que cette action avait pour but d'aider les croisés, mais rien ne confirme cette assertion. Les motifs les plus probables étaient la perspective immédiate du butin et d'une revanche de la prise de contrôle de Sawākin par les Mamlūk quelques années plus tôt. La concomitance des campagnes des Mamlūk en Syrie et en Nubie mérite cependant d'être notée.

En 1276, Baybars envoya une importante expédition punitive, qui battit Dāwūd, et attribua le trône d'Al-Maḳurra à son cousin et rival, que les sources mentionnent sous le nom de *Shakanda* ou *Mashkad*. En remerciement de l'aide mamlūk, *Shakanda*, par un serment chrétien très solennel, accepta un certain nombre d'obligations, qui remplaçaient pratiquement le *baḳt* traditionnel par une véritable vassalité<sup>6</sup>. Se nommant lui-même *naʿīb* (représentant) du sultan, *Shakanda* promit de payer un tribut annuel représentant la moitié du revenu du pays et un nombre déterminé d'animaux du Soudan. Marīs (ou, plus probablement, ses revenus) fut mis sous le contrôle direct du sultan. Les Nubiens qui ne décidaient pas d'embrasser l'islam devaient payer une capitation annuelle (*djizya*). Les Arabes nomades cherchant refuge en Nubie devaient être extradés. De plus, la politique de *Shakanda* devait toujours être soumise à l'approbation du sultan.

En plus des conditions politiques et économiques humiliantes de l'accord, la Nubie dut supporter une amputation considérable de ses ressources humaines, même si le chiffre de 10 000 captifs qui, suivant les sources historiques, auraient été emmenés en Égypte comme esclaves est sûrement exagéré. Il est politiquement significatif que ces prisonniers comprenaient

5. Voir Y. F. Hasan, 1967, p. 114.

6. Y. F. Hasan (1967, p. 109) donne le texte complet de l'agrément tel qu'il a été transcrit par Al-Nuwayrī et conservé dans le *Kitāb al-Sulūk* d'Al-Makrīzī. Voir aussi J. S. Trimingham, 1949, p. 69.

des otages pris dans la famille royale et l'ancien roi Dāwūd, livré par le souverain d'Al-Abwāb, auprès duquel il avait cherché refuge. La correspondance entre Baybars et Yekuno Amlak témoigne d'un certain intérêt du souverain éthiopien pour son sort.

Réduit à l'état de vassal d'un puissant suzerain, Al-Maḡurra ne put restaurer son ordre intérieur. Des expéditions eurent alors lieu. Cette politique brutale d'interventions répétées doit finalement s'être avérée peu clairvoyante si la Nubie devait continuer à jouer le rôle d'État tampon contre les déprédations des nomades. Les Mamlūk dévastèrent et dépeuplèrent le pays, et la capacité de résistance contre les nomades de l'État riverain fut ainsi affaiblie jusqu'au point d'inefficacité totale. De nombreux Arabes en profitèrent et rejoignirent les armées des Mamlūk à la recherche de butin et d'une vie plus facile à l'extérieur de l'Égypte. Ibn al-Furāt a estimé leur nombre à 40 000 en 1289, ce chiffre comprenant certainement à la fois les hommes et le reste de la tribu<sup>7</sup>. Les Banū al-Kanz avaient soutenu les campagnes des Mamlūk dès l'origine.

Le roi Shamāmūn fut un adversaire opiniâtre des Mamlūk. Deux fois battu, il attaqua la garnison mamlūk laissée à Dongola et tua à la fois son chef et les traîtres. En 1290, il écrivit au sultan Kalā'ūn pour demander son pardon et offrir de payer un *bakt* plus important. Il semble que le sultan, occupé par ailleurs à combattre les derniers restes des croisés, ait consenti à accepter cette situation.

La Nubie fut alors à l'abri des expéditions militaires pendant une décennie. En 1305, une autre expédition fut envoyée du Caire à la demande du roi Ammy, qui cherchait de l'aide à la suite de troubles intérieurs. Ensuite, le successeur d'Ammy, Karanbas, refusa ou fut incapable de payer le tribut convenu et une expédition punitive fut envoyée avec un nouveau prétendant destiné à remplacer le roi désobéissant. Pour la première fois, ce prétendant désigné était un musulman, le neveu du roi Dāwūd, que les sources historiques nomment Sayf al-Dīn 'Abdallah. Barshambū (ou Sanbū) Karanbas réagit en proposant un autre candidat musulman, le *Kanz al-Dawla* (c'est-à-dire le chef des Banū al-Kanz) Shuja al-Dīn, qui avait, selon lui, un plus grand droit à la succession puisqu'il était fils de sa propre sœur.

L'accession au trône de Sanbū à Dongola marque le début de la conversion officielle d'Al-Maḡurra à l'islam. L'événement est commémoré par une tablette en arabe qui rapporte la transformation en mosquée de la vieille cathédrale à deux étages de Dongola, mosquée ouverte par Sayf al-Dīn 'Abdallah al-Nāṣir le 16 rabi' 717 (29 mai 1317). Le règne de ce souverain imposé fut cependant de courte durée. Le *Kanz al-Dawla* parvint à s'assurer un soutien populaire parmi les Nubiens, de même que chez les Kabīlā et, ainsi, à battre et tuer son rival, le parent éloigné envoyé du Caire.

7. Ibn al-Furāt, Beyrouth, 1936-1942, vol. VIII, p. 83, cité par Y. F. Hasan, 1967, p. 114.

Le sultan craignait la formation d'une alliance plus étendue autour d'un souverain d'origine à la fois nubienne et arabe: il eut recours à la promotion d'un nouveau souverain imposé. Après la mort prématurée de ce dernier, une autre expédition en 1323-1324 mit sur le trône le roi Karanbas, qui avait embrassé l'islam pendant sa captivité temporaire au Caire<sup>8</sup>. Le *Kanz al-Dawla* chassa cependant son oncle et reprit le pouvoir. Nous ne savons pas clairement pourquoi les Mamlūk n'intervinrent pas de nouveau.

La suite de l'histoire dynastique est également peu claire. Il résulte de ce que rapportent les sources sur les événements de 1365-1366 que la lutte interne pour le pouvoir se poursuivit avec une importante intervention arabe. Les Banū al-Kanz y jouèrent un rôle important, ainsi que leurs alliés les Banū al-ʿIkrima et les Banū Dja'd, qui prirent le contrôle de Dongola. Le roi chercha refuge dans le château d'Al-Daw à Marīs, tandis que Dongola était laissée en ruine. Les troupes mamlūk, appelées par des émissaires nubiens envoyés au Caire, accomplirent leur mission en massacrant les Arabes, en prenant des prisonniers dans les régions septentrionales et effectuant la soumission des Banū al-Kanz et des Banū al-ʿIkrima. Les rois nubiens maintinrent leur résidence à Al-Daw, tandis que la plus grande partie d'Al-Maḡurra était abandonnée au désordre et privée d'autorité centrale. La dernière référence au roi nubien, datant de 1397, concerne encore une demande d'aide contre des troubles intérieurs.

Les derniers jours du royaume nubien sont donc enveloppés dans l'obscurité. Les sources égyptiennes sont muettes. D'autres témoignages en provenance du Soudan, la tradition orale et les généalogies, ne concernent que le développement de nouveaux systèmes ethniques dans le secteur riverain et les secteurs voisins, et ne montrent aucun intérêt pour la disparition de ceux qui avaient été les souverains du pays. Les événements dont on a gardé trace indiquent que la Nubie ne fut jamais annexée. Les invasions égyptiennes ne peuvent pas être considérées comme une tentative systématique de destruction ou de colonisation. Elles eurent cependant pour résultat de faire perdre à Al-Maḡurra une grande partie de sa vitalité et de son efficacité en tant qu'État organisé. Faisant allusion à l'islamisation et l'arabisation de la famille royale, un historien soudanais moderne écrit que «le royaume nubien fut victime d'une subversion interne plus que d'une destruction<sup>9</sup>». D'autres auteurs parlent de la «submersion de la Nubie chrétienne<sup>10</sup>», de l'absorption de sa puissance par des immigrants.

Les intermariages furent un véhicule important de l'arabisation. En vertu du système matrilinéaire nubien, les fils de pères arabes et de mères

8. Y. F. Hasan, 1967. Cet auteur se fonde sur l'autorité d'Ibn Kḥaldūn et d'Al-'Ayni. Il est intéressant de noter qu'un pieux graffiti grec, en écriture nubienne ancienne, trouvé au monastère de Saint-Simon à Assouan, loue encore le roi «Aubandes, grand monarque chrétien, président des Césars». Voir aussi F. L. Griffith, 1928, p. 18.

9. Y. F. Hasan, 1967, p. 90.

10. P. M. Holt, 1970, p. 328.

nubiennes acquéraient le droit de succession, de même qu'une part des terres et des autres biens. Nous avons vu fonctionner ce processus dans le cas de l'ascension politique des Banū al-Kanz. La conversion progressive de la population à l'islam fut un autre aspect de ce même processus complexe qui se développerait au milieu de la situation apparemment chaotique qui suivit la disparition de l'autorité du gouvernement central.

L'ensemble des témoignages résultant des travaux archéologiques récents a permis d'envisager les phases hostiles du processus à travers certains faits concrets bien établis<sup>11</sup>. Le développement de l'insécurité à partir des environs du milieu du XII<sup>e</sup> siècle s'accompagne du développement de l'architecture défensive et d'établissements destinés à assurer la protection de plus grandes concentrations de population chrétienne. L'examen des sites d'habitation révèle la généralisation d'éléments qui s'expliquent le mieux comme des systèmes destinés à protéger les biens et les vivres contre les pillards, tandis que la population préférerait probablement prendre la fuite. Les murs d'enceinte défensifs et les tours de guet ne sont fréquents qu'en Nubie supérieure et dans les sites chrétiens très tardifs en amont de la deuxième cataracte. De nombreux vestiges de communautés chrétiennes tardives se trouvent sur des îles. L'orientation défensive contre la terre de ces établissements insulaires de même que la vue vers le sud aménagée dans les tours de guet dans la région de la cataracte semblent indiquer que l'ennemi était attendu du côté du désert, probablement du sud, et n'était pas habitué aux barrières aquatiques<sup>12</sup>.

Il semble donc raisonnable de conclure que le danger principal était constitué par les « groupes pillards du désert, surtout arabes », mais peut-être aussi berbères, zaghawa et autres. Ainsi, d'un côté, les sources contemporaines se plaçant au point de vue égyptien nous font imaginer les villages brûlés, les norias détruites et les populations emmenées en esclavage par des armées d'invasion venues du nord (il existe également des mentions d'une politique de la terre brûlée de la part des Nubiens eux-mêmes lors de leur retraite); d'un autre côté, à la lumière de l'archéologie, nous voyons la plus grande importance d'un autre danger, plus durable et plus aigu. C'est ce facteur, la pénétration des Arabes, qui contribua le plus à détruire l'ancienne organisation sociale et politique et à mettre en marche un processus de changement culturel de grande portée.

### *Alwa*

L'histoire d'Alwa est plus obscure que celle des derniers jours du christianisme organisé à Maḳurra. L'image habituelle d'un royaume florissant résulte principalement de récits d'Ibn Sulaym (975) et d'Abū Ṣālih (début du XIII<sup>e</sup> siècle), complétés par des informations obtenues de marchands

11. Voir W. Y. Adams, 1966, *JEA*, vol. LII, p. 149.

12. W. Y. Adams (1966, p. 150) écrit: « Plus on descend vers le sud, plus on rencontre de fortifications et plus loin elles remontent dans la chronologie de la période chrétienne. » Il admet cependant que cette affirmation est basée sur sa propre observation non systématique de sites chrétiens dans le Baṭn al-Ḥaḍjar et en Nubie supérieure.

musulmans. 'Alwa était un bon marché pour l'achat d'esclaves. La description d'Abū Ṣālih montre le royaume en pleine prospérité, avec quelque quatre cents églises, dont une vaste cathédrale à Soba.

Durant la période des Mamlūk, les mentions deviennent extrêmement rares. Le seul personnage auquel il soit fréquemment fait référence est Adur, le souverain d'Al-Abwāb, qui extrada plusieurs fois des rois nubiens fugitifs pour essayer de s'assurer les bonnes grâces des sultans mamlūk. En 1287, un ambassadeur du sultan fut envoyé, sur l'invitation d'Adur, en mission d'information, en relation avec des plaintes contre le roi de Dongola. En 1290, comme le note le même auteur médiéval<sup>13</sup>, l'aide du sultan fut demandée contre un ennemi extérieur, très probablement venu du sud.

Le déclin d'Alwa ressembla probablement à celui d'Al-Maḡurra. Des immigrants arabes pénétrèrent dans des régions marginales puis plus profondément au cœur du pays, conclurent des mariages avec la population locale et prirent le contrôle des pâturages, procédant ainsi à l'érosion du tissu social et minant l'autorité centrale. Les attaques de populations noires du Sud constituèrent une autre menace et une pression sur le potentiel du pays et ses ressources humaines, probablement déjà diminués par le commerce des esclaves. L'Église, à son tour, commença à stagner dans l'isolement. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la dégradation générale permit aux Arabes de s'installer au cœur même du pays, près de Soba. Le point le plus méridional de l'expansion arabe dans la Guezira fut la ville d'Arbaḍjī, fondée vers 1475.

Jusqu'à une époque récente, la coutume fut de placer la chute d'Alwa en 1504, année de l'établissement du sultanat *funj*, avec son centre à Sennar. Il n'est pas nécessaire, cependant, que les deux événements se soient produits simultanément et il n'existe pas de raison suffisante d'abandonner la tradition ancienne, suivant laquelle Soba fut pris par les Arabes agissant pour leur compte, probablement à une date plus ancienne<sup>14</sup>. La tradition décrit cette opération comme ayant été organisée et commandée par un chef, 'Abdallāh, surnommé Jamma' (le rassembleur), de la branche *ḳawāsima* des Arabes *rufā'a*. L'attaque fut dirigée contre la tyrannie prétendue (*zlm*) des rois d'Alwa, désigné sous le nom d'Anadj. Soba fut pris et probablement détruit, ses habitants furent dispersés. Les descendants d'Abdallāh, les 'Abdallāh, s'assurèrent l'hégémonie sur des *ḳabīlā* nomades et des Nubiens arabisés dans une région étendue autour du confluent des deux Nils et plus au nord. La capitale de ces nouveaux maîtres fut établie à Qerrī (près de la gorge de Sabalūḳa), qui assurait une position dominante sur le Nil principal.

13. Ibn 'Abd al-Zahir, 1961, pp. 144-145, cité par Y. F. Hasan, 1967, p. 130.

14. Voir P. M. Holt, *BSOAS*, vol. XXIII, 1969, pp. 1-17; voir aussi H. N. Chittick, *Kush II*, 1963, pp. 264-272. Selon ce dernier auteur, après la chute d'Alwa, un général chrétien se réfugia à Qerrī, qui semblerait être la place forte à laquelle se réfère la *Chronique abdullah*.

La suprématie des Arabes ne resta pas longtemps incontestée. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle apparut soudain, dans la Guezira, une autre vague de nouveaux arrivants qui faisaient migration en descendant le Nil Bleu. Ils étaient des éleveurs nomades païens appelés *funj*. Leur origine lointaine a fait l'objet de nombreuses hypothèses aussi disparates que l'identification des Funj avec les Shilluk et une recherche de leur berceau jusqu'à des régions aussi lointaines que quelque part dans le Bornu ou en Éthiopie septentrionale<sup>15</sup>. L'établissement des relations entre les Arabes et les Funj a été expliqué par deux traditions divergentes à propos des événements de 1504. La première tradition, conservée dans une révision du XIX<sup>e</sup> siècle d'une *Chronique funj* parle d'une alliance du chef funj 'Amara Dunḳās avec 'Abdallāh Djamma<sup>c</sup> contre Soba, tandis que la seconde, que nous connaissons par James Bruce, mentionne une bataille des deux partis entre eux près d'Arbadjī. Les deux camps se disputaient sans aucun doute les droits de pâture dans la Guezira méridionale ainsi que la suprématie politique.

La victoire et l'hégémonie échurent aux Funj, tandis que les chefs 'abdallāh se retrouvaient en position de subordination. L'hégémonie funj, en association avec les Arabes 'abdallāh, s'étendit sur une grande partie du Soudan nilotique et inaugura une nouvelle période de l'histoire du pays. Le degré de stabilité politique qui fut alors atteint facilita la poursuite de l'augmentation du prestige des Arabes et une islamisation effective.

## Le triomphe de l'islam

### La disparition du christianisme

La conversion de la Nubie à l'islam ne fut pas un processus net, qui se développa dans le pays en progressant de manière continue du nord au sud. La propagation de l'islam commença bien avant la période que nous étudions, continua avec une vitesse inégale dans différentes régions et ne fut à peu près terminée que sous les Funj. Les moyens de l'islamisation furent nombreux: l'activité des commerçants musulmans qui avaient été admis dans le pays depuis des siècles, l'infiltration des Arabes, aussi bien que la pression directe et, plus tard, l'opportunisme, comme le montre, entre autres, le traité de *Shakanda* et la conversion de la maison royale de Dongola.

La foi chrétienne ne disparut pas d'un seul coup avec le système de gouvernement de la Nubie, mais persista beaucoup plus longtemps. La découverte de la sépulture d'un évêque avec des rouleaux en copte et en arabe, faite à Kaṣr Ibrīm au début des années 1960, a montré que des dignitaires de l'Église y étaient encore en fonction en 1372. Il est possible que la

15. La plus ancienne autorité en faveur de la «théorie Shilluk» fut James Bruce, qui visita Sennar en 1772. La «théorie Bornu» fut surtout proposée par A. J. Arkell. Sur ce problème, voir, pour une analyse détaillée, les développements de P. M. Holt, *JAH*, 1963, pp. 39-55.



1



2

1. L'église et le monastère de Faras (Nubie)  
englobés dans les fortifications arabes, vus de l'est.

2. Mur de la tour de la citadelle de Faras  
construit avec les blocs anciens réemployés.

Source: Faras, Fouilles polonaises,  
de K. Michalowski, Université de Varsovie, 1962.

communauté chrétienne ait survécu pendant encore plusieurs générations. Dans les années 1520, un prêtre portugais nommé Francesco Alvarez, qui voyageait en Éthiopie, apprit à son compagnon, qu'il appelait Jean de Syrie, qu'il existait un pays des « Nubiis » ; qu'il s'était rendu dans ce pays et qu'il y existait cent cinquante églises qui contenaient encore des crucifix et des effigies de Notre Dame et d'autres effigies peintes sur les murs, qui étaient tous anciens ; que la population de ce pays n'est ni chrétienne, ni maure, ni juive et qu'elle vivait dans le désir de devenir chrétienne. Ces églises se seraient trouvées toutes dans de vieux châteaux qui étaient répandus dans tout le pays et il y aurait eu autant d'églises qu'il existait de châteaux<sup>16</sup>. Alvarez parle aussi d'une ambassade chrétienne envoyée de ce pays à la *cour éthiopienne* pour demander l'envoi de prêtres et de moines pour les enseigner, ce que le « prêtre Jean » éthiopien ne put faire en raison de sa propre subordination au patriarche d'Alexandrie. Il était généralement considéré que le pays en question était 'Alwa, mais cette opinion a récemment été mise en doute au profit de la région de Dongola. La question reste posée ; la recherche archéologique semble promettre de nouvelles découvertes attestant la persistance prolongée de communautés chrétiennes locales en Nubie.

En ce qui concerne la chronologie de la progression de l'islamisation, la plupart des témoignages (qui ne sont cependant pas indiscutables) proviennent de la région septentrionale. Les minorités musulmanes vécurent probablement longtemps en paix avec leurs voisins chrétiens, avec lesquels elles partageaient la même culture matérielle. L'absence de tombes arabes après le milieu du II<sup>e</sup> siècle a inspiré l'hypothèse d'une possible persécution des musulmans par les chrétiens, qui semble corroborée par un témoignage relatif à la conversion individuelle d'un musulman au christianisme<sup>17</sup>. Ce témoignage est cependant insuffisant pour permettre une affirmation plus précise.

Les indications ultérieures de violence contre les chrétiens, accompagnant les invasions, dénotent des actions occasionnelles plutôt que préconçues et provoquées par une haine religieuse largement répandue. Cela vaut pour certaines des mesures discutées en détail par les chroniqueurs, comme la transformation de l'église en mosquée, la capture et la torture de l'évêque et l'abattage des porcs après la conquête de *Ḳaṣr Ibrīm* par les Ayyūbides. Les monuments chrétiens de Nubie ne portent généralement pas beaucoup de traces de violence et de destruction, bien que certains fussent probablement pillés par les Urbān. Les sources écrites ne révèlent pas, non plus, que le christianisme en lui-même a été un objet d'attaques. Comme l'écrit W. Y. Adams, « la population chrétienne de Nubie était prise entre des forces musulmanes, égyptiennes et nomades, qui éprouvaient les unes vis-à-vis des autres une hostilité aussi grande que celle qu'elles témoignaient aux Nubiens. Si, néanmoins, le christianisme nubien fut finalement détruit, il le fut plus par accident qu'à dessein<sup>18</sup> ».

16. Voir S. Alderley, 1881, pp. 351-352.

17. Voir, par exemple, W. Y. Adams, *Kush*, vol. XIII, 1965, p. 172.

18. Voir W. Y. Adams, *JEA*, vol. LII, 1966, p. 151.

Il existait cependant des causes internes importantes de la faiblesse du christianisme nubien. Suivant une opinion répandue, c'était essentiellement la religion d'une élite, qui n'avait pas de profondes racines dans la masse de la population. Le culte était, dans une grande mesure, associé avec le clergé copte et une culture étrangère, sans saints ni martyrs nubiens. Les inscriptions funéraires sont presque toutes écrites en grec ou en copte. Suivant Trimmingham, l'Église nubienne « ne devint jamais indigène au sens où l'islam l'est aujourd'hui<sup>19</sup> ». Malgré tout, les fresques des églises qui ont été fouillées révèlent aussi, parfois, les visages noirs d'évêques nubiens autochtones. Il ne faut pas méconnaître les inscriptions pieuses en nubien, bien que la dévotion du clergé ne soit pas un bon indice des sentiments de la paysannerie. La persistance de croyances préchrétiennes plus anciennes est attestée dans la relation d'Ibn Sulaym (X<sup>e</sup> siècle) de même que par leur persistance dans l'islam populaire soudanais d'aujourd'hui.

L'Église nubienne était associée à l'État et à une culture urbaine élaborée, mais elle était en grande partie isolée de la chrétienté étrangère par ses voisins musulmans. Nous devrions, cependant, ne pas être trop affirmatifs sur ce point. L'art nubien semble indiquer des contacts avec Byzance et même, peut-être, avec les croisés<sup>20</sup>. À côté du monophysisme dominant et des liens avec le patriarcat copte, il existe également des témoignages de rites melchites même pour des périodes plus récentes<sup>21</sup>. L'isolement, cependant, tendait à augmenter vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle; les liens avec le patriarcat d'Alexandrie furent rompus et il ne fut probablement plus envoyé de prêtres coptes. Cependant, encore aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, des pèlerins nubiens furent remarqués dans leur chapelle de l'église du Saint-Sépulcre et, plus tard, à des services en Galilée.

Ainsi, dans une situation qu'il n'est pas facile de déterminer, les facteurs externes, spécialement une immigration massive défavorable au maintien d'États chrétiens indépendants, doivent avoir été les facteurs décisifs du changement. Avec l'éclipse de l'Église en tant que force sociale, les conversions à l'islam, dont les puissants nouveaux arrivants firent un nouveau signe de prestige, se généralisèrent graduellement dans la population en devenant un élément des processus de réintégration sociale.

### L'arabisation des Nubiens

Une grande partie des migrations des Kabīlā en direction et à l'intérieur de la Nubie de même que les vigoureuses combinaisons des populations de Nubie pour former de nouveaux ensembles se produisirent durant la période que nous décrivons ici. Telle qu'elle apparaît après la période

19. Voir J. S. Trimmingham, 1949, p. 76.

20. Les contacts avec Byzance sont attestés particulièrement par des fouilles polonaises à Faras. Il existe également des traces de relations avec la Perse. Voir, pour plus de détails sur ces questions, K. Michalowski, 1967; *African bulletin*, vol. III, 1965, pp. 9-26.

21. Cela a aussi été confirmé par les fouilles de Faras. Sur la chrétienté nubienne, voir D. W. Kilhefner, *The Africanist*, vol. I, n° 1, juin 1967, pp. 1-13.

sombre qui suivit la disparition des États nubiens, la situation qui en résulta indique un mélange racial sur une grande échelle, avec prédominance finale d'une adhésion à la langue et à la culture arabes. L'arabisation de la population, cependant, alla de pair avec une africanisation également intensive des immigrants, qui est aujourd'hui évidente dans les caractéristiques raciales aussi bien que dans les traits culturels des Arabes soudanais, qui sont mieux adaptés à l'environnement de leur nouveau pays.

Les sources dont nous disposons pour une étude historique des mouvements particuliers qui ont amené la formation de la population de la Nubie septentrionale ne sont utilisables qu'avec une grande circonspection. Elles sont principalement constituées par des légendes et des traditions généalogiques qui sont récentes dans leur forme présente. Ces généalogies, connues sous le nom d'*ansab* ou *nisba*, ont été conservées par transmission orale ou, dans certains cas, sous forme écrite comme des possessions de grande valeur<sup>22</sup>. Il est possible de faire remonter très loin dans le passé l'origine de certaines de ces généalogies. L'auteur le plus réputé d'un grand nombre de *nisba* est Al-Samarḳandī, figure quelque peu légendaire du XVI<sup>e</sup> siècle, qui aurait compilé un livre de généalogies pour les Funj. Ce livre était destiné à convaincre le sultan ottoman de la légitimité de l'ascendance arabe et islamique des Nubiens et de le dissuader ainsi de concevoir des plans hostiles à leur égard. Ce même objectif – démontrer une descendance d'un noble ancêtre arabe – rend un grand nombre des généalogies suspectes et peu dignes de foi, surtout dans leurs parties les plus anciennes. En général, se souciant peu des aspects quantitatifs de la parenté par le sang, les unités de population, par le moyen de leurs *nisba*, s'enorgueillissent de s'identifier avec les anciennes *ḳabilā* et confédérations arabes, qu'elles aient eu une origine d'Arabie méridionale (*ḳaḥṭānī*), comme le font les *Djuhayna* historiques, ou d'Arabie septentrionale ('Adnānī), comme les *Dja'aliyyīn*, qui prétendent descendre de l'oncle du Prophète, Al-'Abbās, et être ainsi parents de la dynastie 'abbāsside. Les Funj ont, à leur tour, dissimulé leurs origines derrière une prétendue et tendancieuse origine omeyyade. Une autre revendication très prétentieuse est apparue dans certains clans et familles de docteurs islamiques qui se présentent comme étant des *Ashraf*, c'est-à-dire des descendants du Prophète et de sa proche parenté. Les informations supplémentaires ou les corrections que nous trouvons chez les écrivains arabes médiévaux sont malheureusement fragmentaires et moins frappantes que ces *nisba* si élaborées.

La description des mouvements de nombreux groupes ethniques sort du cadre de la présente étude. Leur infiltration, qui se poursuivit pendant des siècles de manière surtout pacifique, se développa à partir du XII<sup>e</sup> siècle pour devenir un phénomène massif. Un grand nombre de noms d'ethnies mentionnés fréquemment dans les sources médiévales, disparurent entièrement par la suite, tandis que de nouvelles unités apparaissaient. La fluidité des

22. La plus riche collection de *nisba* a été réunie et publiée par Mac Michael, 1922.

groupes ethniques sur une longue période ne doit jamais être perdue de vue. Les routes suivies par les Arabes dans leur longue marche, avec de vastes troupeaux ou dans le dénuement, sont partiellement identifiables grâce aux traces qui sont parvenues jusqu'à nous.

Ainsi, le suffixe *-āb*, qui apparaît fréquemment dans les noms ethniques à l'est du Nil, est un emprunt à la « famille », au « clan » Tu-Sedawie (Bejāwī) et indique donc le passage à travers le pays bedja. Cette région a été probablement la première à faire l'expérience de l'immigration arabe, à la fois à travers la mer Rouge et en provenance d'Égypte. Le pays était peu favorable à l'établissement d'une population pastorale importante, et les contacts entre les Bedja et les Arabes, qui prirent même la forme d'intermariages, ne se terminèrent pas par une fusion complète. Les *ḵabilā* se dirigèrent plus loin, vers les plaines doucement ondulées du Butana et vers le Nil moyen, où elles en rencontrèrent d'autres qui descendaient de Nubie. Beaucoup d'entre elles s'installèrent finalement dans la Guezira.

De nombreux groupes d'Arabes se dirigèrent vers le sud par la vallée du Nil. Il a été indiqué que certains participèrent volontiers à des expéditions des Mamlūk. Leur infiltration ultérieure dans la région steppique au sud de Dongola suivit plusieurs directions. Certains groupes se dirigèrent vers l'ouest. Wādī al-Milk et Wādī al-Muḵaddam doivent avoir constitué des voies commodes. Pour pénétrer dans le Darfur, une autre possibilité était constituée par le Darb al-Arbaʿīn (la route de « Quarante Jours »), qui partait des oasis égyptiennes dans le désert occidental.

La plupart des groupes nubiens de langue arabe prétendent, dans leurs *nisba* respectives, faire partie de l'un des deux groupes *djaʿaliyyīn* ou *djuhayna*.

Le groupe *djaʿaliyyīn* comprend principalement des populations sédentaires de la vallée moyenne du Nil et du Kordofan, en particulier *djawābra*, *bedairiyya*, *shāʿikiyya*, *batāhīn*, *djamaʿab*, *djamāʿiya* et *djawāmiʿa*, en dehors des *Djaʿaliyyīn* proprement dits, qui vivent entre Atbara et la gorge de Sabalūka. Leur commun ancêtre éponyme était un ʿAbbāsside, Ibrāhīm *Djaʿal*, qui peut avoir vécu au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle. Son surnom *Djaʿal* est expliqué par une tradition populaire relative à la générosité de son hospitalité qui faisait dire aux affamés : *Djaʿalnākum minnā* – « Nous avons fait de vous un des nôtres<sup>23</sup>. » Les *nisba* qui ont été conservées ne peuvent, de toute manière, être considérées suffisamment dignes de foi qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans l'ensemble, les *Djaʿaliyyīn* étaient des Nubiens arabisés et, malgré leur prétention à une généalogie exclusivement arabe, ils sont, en fait, issus d'un métissage entre les Arabes et les Nubiens. Leur patrie est la région du Nil moyen, au sud de la quatrième cataracte, où ils se seraient implantés, entre les territoires sous le contrôle des deux États chrétiens. Les noms de *Djamāʿab*, *Djamāʿiya*, *Djawāmiʿ* suggèrent l'association étymologique avec

23. Voir H. A. Mac Michael, 1922, vol. II, pp. 28 et 128.

la racine verbale arabe *djmā'a*, «rassembler», qui est indicative du métissage des immigrants arabes qui continuèrent à s'intégrer aux populations autochtones, ce que les *nisba* ignorent totalement.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, certains groupes *dja'alī* émigrèrent plus à l'ouest dans le Kordofan, où elles se fondirent dans les ethnies nubiennes tout en conservant leur nom et la conscience de leur identité *dja'alī*. Les mariages de leur chef avec les filles des notables locaux sont un thème commun des légendes populaires relatives à l'ascension des gouvernements dans cette région. Les souverains des Takali dans les montagnes de Nubie, à Darfur, Wadai et Bornu, de même que les Mussabba'āt du Kordofan se réclament d'ancêtres *dja'alī*.

Les *Djuhayna* ont un meilleur droit à se considérer comme arabes. À la différence des *Dja'alīyyīn*, ils préférèrent la vie nomade, pour laquelle les pâturages du royaume déclinant d'Alwa offraient des conditions favorables. Un zèle systématique a égaré les généalogies et leur a fait classer parmi les *Djuhayna* tous les groupes nomades ou non *dja'alī*, ceux-ci pris au sens large actuel, comprenant les Arabes du Butana (*Shukriyya* et *Rufā'a*) et ceux de la Guezira (*Kināna*, *Mesallamiyya*), et, plus loin dans le Kordofan, les nomades éleveurs de chameaux (*Kabābīsh*, *Dar Hamid*, *Hamar*) et les *Baqqāra* éleveurs de bétail. Tous se réclament d'un commun ancêtre: 'Abdallah al-*Djuhanī*.

La pénétration des Arabes dans le Kordofan se poursuit probablement pendant une plus longue période. Il existe déjà au XIV<sup>e</sup> siècle des témoignages de pénétration vers l'ouest, au-delà du Darfur, dans la savane tchadienne. Les pionniers de cette poussée furent les Arabes *djudhām*, dont le nom tomba ultérieurement en désuétude. Les *Kabābīsh* semblent avoir été composés de plusieurs éléments qui en vinrent à exprimer leur unité par l'invention d'un ancêtre éponyme fictif: *Kabsh* Ibn Hamad al-Afzār. «*Kabsh*» signifie «bélier», ce qui est symbolique chez des pasteurs. Le frère de *Kabsh* serait l'ancêtre des *Fazara*, dont le nom, fréquemment mentionné dans les sources plus anciennes, est tombé en désuétude après la période mahdiste.

Le nom générique de *Baqqāra* (de *bakkāra*, vache) comprend les groupes d'éleveurs dont l'habitat actuel s'étend au sud de la principale route est-ouest du Soudan. Cette zone n'est pas climatiquement propice au mouton ou au chameau, ce qui amena les *Baqqāra* à les abandonner pour le taureau. Cependant, ils le montent ou le traitent généralement comme ils avaient l'habitude de le faire pour le chameau. Arrivants tardifs, ils ont probablement trouvé les pâturages du Nord déjà occupés et ont dû rechercher un nouveau mode de vie. Comme les *Kabābīsh*, ils ont absorbé certains des anciens clans des *Djudham*. Leur couleur noire foncée atteste un métissage prononcé avec les populations nubiennes.

La route par laquelle arrivèrent les *Baqqāra* n'est pas bien définie. Certains d'entre eux prétendent que leurs ancêtres venaient de Tunisie et du Fezzan. De nombreuses traditions locales attestent l'existence de mouvements migratoires, commerciaux et culturels suivant cette route et se prolongeant vers le Darfur.

Il semble que les Baḳḳāra aient pour origine un amalgame de *Djudham* venant du Nil et d'autres groupes arrivés à travers le Fezzan et le Tchad. Une tradition vivace rapporte que, il y a peut-être dix générations, leurs ancêtres partirent vers l'ouest puis retournèrent vers l'est pour arriver dans leur présent habitat. L'allégation de liens avec les Banū Hilāl peut également être un indice de contacts culturels durables avec l'Afrique du Nord, ou même de la présence de petits groupes hilālī parmi les populations qui se déplacèrent du sud de l'Égypte vers la Nubie<sup>24</sup>.

En plus des Arabes, les vagues de nouveaux arrivants qui atteignaient le Soudan nilotique comprenaient également des Berbères de pure souche et des Berbères arabisés, qui étaient cependant moins nombreux que dans les régions situées plus à l'ouest. Les sources rapportent des mouvements en Égypte au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle de Howara partiellement arabisés. De petits établissements howara se rencontrent à la fois au Kordofan et au Darfur. Les mouvements migratoires supposés en provenance du Maghreb doivent avoir aussi compris des Berbères arabisés en plus des Hilālī ou des autres Arabes.

### Les changements culturels et sociaux

La Nubie a toujours été une zone importante par sa situation entre les civilisations avancées de la Méditerranée et celles de l'Afrique tropicale. La disparition du gouvernement central et le changement de religion au milieu de mélanges et de combinaisons sur une grande échelle des groupes ethniques et linguistiques firent à nouveau de ce pays, qui est maintenant appelé le Soudan, un carrefour de multiples influences qui toutes furent absorbées et façonnées pour devenir les parties constitutives d'un ensemble unique et nouveau. La société qui faisait alors son apparition présentait déjà des ressemblances avec les caractéristiques ethniques et culturelles actuelles, qui font du Soudan une entité arabo-africaine unique, un « microcosme » de l'Afrique<sup>25</sup>. La première conséquence de l'éclipse du pouvoir étatique doit avoir été un déclin de la sécurité et un appauvrissement. En plus des raisons historiques déjà évoquées de la diminution du niveau de vie, la recherche moderne a émis l'hypothèse d'une détérioration climatique, qui fut mise en évidence vers cette période par la baisse du niveau du Nil<sup>26</sup>.

Les sources antérieures relatives à la situation matérielle des Nubiens font apparaître de grandes divergences dans les opinions des témoins oculaires suivant leur origine et leurs partis pris. Ainsi, un rapport d'un envoyé ayyūbide du XII<sup>e</sup> siècle parle d'un pays pauvre qui ne cultive que le sorgho et le palmier-dattier, et qui possède un ridicule roitelet, alors que l'Arménien Abū Ṣāliḥ parle avec admiration, vers la même époque, d'une culture urbaine

24. Voir Y. F. Hasan, 1967, pp. 169-171.

25. Sur ce thème, voir en particulier M. Abd al-Rahim, *JMAS*, vol. VIII, n° 2, 1970, pp. 233-249.

26. Voir J. de Heizelin, W. W. Bishop et J. D. Clark, 1957, p. 320.

élaborée. La recherche archéologique moderne a confirmé cette dernière opinion tout en augmentant considérablement nos possibilités d'appréciation de la production artistique nubienne, particulièrement les fresques des églises et la poterie. Tandis que la peinture indique une inspiration byzantine, la poterie suivait la tradition méroïtique locale. C'est avec l'Islam seulement que se produisit un changement important.

Dans l'attente de nouvelles recherches archéologiques, nous ne disposons d'aucun élément relatif à la situation de la Nubie proprement dite (Al-Maḡurra et Maḡis) pendant la période sombre qui se place entre les destructions de Dongola et l'installation de garnisons ottomanes au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Adams a récemment formulé une hypothèse suivant laquelle la Nubie moyenne (entre Maharraka et la 3<sup>e</sup> cataracte), étant une région pauvre, avait probablement été abandonnée par sa population chrétienne vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Après quelque trois siècles de nomadisme dans la zone des pluies située plus au sud, cette population serait revenue dans son habitat antérieur après avoir été convertie à l'islam. Cela pourrait expliquer les anomalies des différences entre les langues nubiennes parlées par les Maḡas, en Nubie moyenne, et les langues parlées plus au nord par les Kenūz et au sud par les Danāḡla. Ces deux dernières langues sont étroitement apparentées et sont toutes les deux différentes du maḡasī qui se trouve inséré entre elles. Suivant Adams, les populations islamisées qui parlent le kenzī s'étaient infiltrées dans la zone en grande partie dépeuplée au sud de la 3<sup>e</sup> cataracte à partir des derniers temps de la décadence du royaume et avaient ainsi imposé leur langue, tandis que les Maḡas avaient conservé dans leur nomadisme temporaire supposé une langue plus proche du nubien ancien. Cette hypothèse, cependant, n'est pas unanimement acceptée<sup>27</sup>.

D'une manière générale, il semble probable qu'une partie considérable de l'ancienne population sédentaire devint nomade ou semi-nomade pendant la période sombre par suite du rétrécissement de la marge cultivable. Pour Ibn Khaldūn, qui était contemporain du déclin de la Nubie chrétienne, l'évolution du pays correspond exactement à son schéma sociologique, où la vie sédentaire est le dernier stade de la civilisation et le point de départ de la décadence, par contraste avec le courage et la vitalité des Bédouins. Elle semblait également confirmer son opinion de la mort rapide d'une nation vaincue.

Après une description de la manière dont les *ḡabīlā*, en particulier les Djuhayna, ont provoqué la désintégration du royaume et une situation généralisée d'anarchie, Ibn Khaldūn écrit: « Et il ne reste aucune trace d'autorité centrale (*mulḡh*) dans leurs terres par suite du changement introduit chez eux sous l'influence de la bédouinisation arabe par les intermariages et les alliances<sup>28</sup>. » Malgré le réalisme de cette relation, ce serait cependant trop vouloir simplifier une situation complexe que de considérer que la Nubie fut le théâtre d'une nomadisation générale.

27. Voir W. Y. Adams, *JEA*, vol. LII, 1966, pp. 153-155. Pour l'opinion de P. L. Shinnie, voir Y. F. Hasan, 1971, p. 44.

28. Ibn Khaldūn, 1956-1961, vol. V, pp. 922-923, cité par Y. F. Hasan, 1967, p. 128.

L'influence culturelle des Arabes et de l'islam fut à l'origine d'un certain nombre d'innovations qui sont intimement liées. Certaines d'entre elles ont déjà été mentionnées, en particulier le passage de l'organisation matrilineaire à l'organisation patrilineaire et la recherche générale d'une identité arabe. Le changement linguistique constitué par le passage à l'arabe épargna seulement la Nubie proprement dite, depuis Assouan jusqu'à une limite située un peu au-delà de Dongola, vers le sud, mais le bilinguisme se répandit largement même dans cette région. D'un autre côté, les dialectes de l'arabe parlé dans toute la zone située entre le Bornu et le Nil dénotent des influences africaines marquées.

Les règles islamiques (*shari'a*) ne furent mises en vigueur que progressivement sous les Funj et par la suite. La position des femmes changea avec leur élimination de la vie publique. De nouvelles habitudes apparurent concernant le mariage ou les autres cérémonies marquant les événements de la vie familiale ou les occasions sociales et religieuses.

Les arts visuels et l'architecture de l'époque chrétienne disparurent. Les immigrants bédouins, tout à fait en accord avec l'opinion d'Ibn Khaldūn, faisaient peu de cas des beaux-arts et n'apportèrent avec eux rien de la délicatesse de goût et des techniques raffinées de leurs coreligionnaires des terres centrales de l'islam. Le Soudan ne fut, de ce point de vue, qu'un secteur périphérique négligé. D'un autre côté, les esthétiques africaines autochtones ne disparurent pas et continuèrent à faire sentir leur influence dans les arts mineurs et l'artisanat.

Ibn Khaldūn mentionne également que la conversion à l'islam relevait les Nubiens du devoir de payer la *djizya*. Nous ignorons dans quelle mesure ce point de l'agrément de *Shakanda* fut jamais mis en vigueur. Indiscutablement, les personnes qui embrassaient l'islam étaient protégées contre l'esclavage. Dans le passé, les invasions, les livraisons au titre du *bakt*, de même que les présents occasionnels et les ventes d'esclaves aux marchands musulmans, avaient souvent affecté la population nubienne en période de pénurie de captifs. Compte tenu de la nouvelle situation, avec l'expansion du *dar al-islam*, il fallait chercher les terrains de chasse et d'achat plus loin au sud et à l'ouest. D'un autre côté, peu de changement était probablement intervenu dans l'emploi de main-d'œuvre domestique servile, qui continua à n'avoir qu'une importance accessoire dans la vie économique. De même, il n'existe de témoignage d'aucun changement dans la technologie simple du travail agricole.

La disparition du gouvernement central, l'appauvrissement de la population et la prépondérance du nomadisme étaient certainement des symptômes d'une régression sociale temporaire. Les structures ethniques furent renforcées au détriment de la possibilité de croissance d'institutions étatiques semblables aux chefferies. En revanche, les nouveaux systèmes sociaux et culturels, que les nouvelles populations acquirent et développèrent pendant et après la période sombre, les préparèrent mieux à un nouveau progrès historique dans la zone de contact entre les orbites culturelles arabe et africaine.

## La Nubie et l'Afrique

Les historiens contemporains du Soudan nilotique en sont venus à considérer, fermement et à juste titre, que l'on a attribué, dans le passé, trop d'importance au facteur septentrional (ou arabe) au détriment à la fois des développements internes autonomes et des contacts avec les cultures négro-africaines<sup>29</sup>. Les influences en direction et en provenance de la zone soudanaise en tant que cas particulier sont depuis longtemps devenues le domaine d'abondantes spéculations.

La nature particulière des témoignages disponibles est une raison évidente de ce déséquilibre. Les sources littéraires arabes constituent l'ensemble le plus important, tandis que le travail archéologique fait seulement ses premiers pas. Cependant, associée avec l'exploitation des traditions orales et l'étude comparative des institutions, l'archéologie a déjà produit des résultats intéressants, en particulier le long de l'axe soudanais est-ouest. D'un autre côté, il reste le danger de malentendus fondés sur l'identification erronée de noms locaux et ethniques apparemment similaires ou sur d'autres types d'interprétation incorrecte de témoignages globaux.

Par rapport à l'Égypte, il est juste d'insister une fois de plus sur le degré élevé d'indépendance culturelle créatrice de la Nubie par rapport aux communautés coptes comparables. Les contacts ont, bien entendu, été étroits pendant une longue période. Dans les temps de persécution, les moines coptes allaient chercher refuge en Nubie<sup>30</sup>. Il existe, en retour, des témoignages suffisants d'influence nubienne en Haute-Égypte. Les documents nubiens les plus intéressants ont été trouvés dans les monastères coptes, tandis que des découvertes effectuées en Égypte comprennent également de nombreux tessons caractéristiques de la poterie nubienne connue sous le nom de céramique de Dongola. Il suffira d'indiquer qu'il existe de nombreux témoignages littéraires et archéologiques de contacts commerciaux entre les deux pays voisins.

Vers l'est, les activités de la Nubie eurent également pour résultat des contacts avec l'Égypte et les Arabes. Nous savons peu de chose de la politique de la Nubie à l'égard des Bedra, qui ne se retinrent probablement pas d'effectuer des incursions occasionnelles dans les établissements de la région riveraine. Suivant Ibn *Khaldūn*, certains d'entre eux embrassèrent le christianisme. L'ensemble du problème de la présence nubienne dans le désert oriental reste à élucider.

Grâce aux écrivains arabes, nous sommes mieux renseignés sur le commerce dans la mer Rouge, qui était très florissant pendant la période

29. P. E. H. Hair, *Sudan Society*, 1969, pp. 39-58. Le besoin de reconsidérer les études soudanaises a été une des principales incitations à l'organisation de la première conférence internationale patronnée par le Sudan Research Unit de Khartoum, en février 1968. Voir Y. F. Hasan (dir. publ.), 1971.

30. La présence des moines coptes est attestée, entre autres, par des stèles funéraires trouvées à *Ghazli*. Voir, pour plus de détails, P. L. Shinnie et H. N. Chittick, 1961.

qui nous intéresse, depuis que les Fātimides en avaient fait la route principale du commerce avec l'Inde. Il en fut ainsi jusqu'à la percée portugaise au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Les principaux ports sur la côte soudanaise étaient Aydhāb et Sawākin, créés tous deux par les marchands musulmans. Le commerce entre ces ports et la vallée du Nil était entièrement entre les mains des Arabes, et les Bedja, dont ce commerce traversait le pays, semblent avoir été généralement, sinon entièrement coopératifs. Leur bon vouloir et la sécurité des routes caravanières étaient garantis par des traités et, dans certains cas, par l'attribution aux chefs locaux d'une part des revenus. Dans la région d'Aydhāb, cette participation eut tendance à augmenter de l'époque des Fātimides au XIV<sup>e</sup> siècle où Ibn Baṭṭūṭa visita ce port florissant<sup>31</sup>.

Aydhāb servait principalement au commerce avec l'Égypte. Il était également utilisé par les pèlerins se rendant à La Mecque, surtout pendant la présence en Palestine des croisés, qui constituaient un danger pour la route du Sināï. La seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle vit un déclin considérable du commerce oriental passant par Aydhāb, en raison de l'essor de Djeddah sur la rive asiatique. L'agitation permanente de l'arrière-pays joua certainement un rôle. Dans les années 1420, le sultan Barsbāy, par mesure de représailles contre les Arabes locaux et les Bedja arabisés, porta au port un coup fatal<sup>32</sup>.

En raison de sa position géographique, Sawākin était probablement un débouché commercial plus important pour la Nubie que pour son voisin du Nord. La nature des sources écrites dont nous disposons fait que nous n'avons d'informations que sur ses relations avec l'Égypte. En 1264-1265, le sultan Baybars punit le souverain arabe de Sawākin par une action militaire, mais consentit par la suite à le nommer représentant des Mamlūk. Pendant un certain temps, la soumission du souverain de Sawākin fut symbolisée par la livraison annuelle de 80 esclaves, 30 chameaux et 30 *kintars* d'ivoire, c'est-à-dire des marchandises typiquement soudanaises, qui étaient toujours très recherchées<sup>33</sup>. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, Sawākin fut pris de nouveau par une armée des Mamlūk et soumis plus directement à leur autorité.

Aussi étrange que cela puisse paraître, nos connaissances des relations de la Nubie avec l'Éthiopie chrétienne sont très insuffisantes. Il a été mentionné quelques contacts isolés, comme la mission nubienne, envoyée sans succès à la cour d'Éthiopie, dont parle Alvarez. Malgré le manque de témoignages, nous pouvons supposer que les relations entre les politiques chrétiennes de la Nubie et de l'Éthiopie étaient plus étroites qu'il n'a encore été possible de le prouver. Il est possible que de nouveaux témoignages soient découverts du côté éthiopien.

31. Y. F. Hasan, 1967, p. 73.

32. Une tradition tardive, relative à la destruction d'Aydhāb, a été rapportée par Léon l'Africain vers 1526. Voir A. Épaulard, pp. 484-485. Notons qu'Aydhāh y est, par erreur, appelé Zibid ou Zabid. Voir aussi, sur cette question, Y. F. Hasan, 1967, pp. 81-82.

33. Y. F. Hasan (1967, p. 85), qui se fonde sur l'autorité d'Al-Nuwayrī.

Du côté du sud, le tableau est également obscur. Il n'est même pas possible d'indiquer avec certitude jusqu'où s'étendait la limite d'Alwa. Actuellement, les sites les plus méridionaux de la même culture ont été observés près de Wad Medani, mais une plus grande extension est très probable. Il est également possible de supposer que des régions situées dans cette direction fournissaient fréquemment des esclaves. Les auteurs arabes qui ont écrit sur 'Alwa distinguent les Nuba des autres Noirs. Un nom d'ethnie plusieurs fois cité est Kursī, Kersa ou Karsa<sup>34</sup>. Nous apprenons qu'elle vivait nue ou, dans une autre source, était vêtue de peaux et aurait fait faire la moisson par les esprits locaux. D'autres populations noires et probablement nues vivant au-delà d'Alwa sont mentionnées sous le nom de Takunna ou Bakunna<sup>35</sup>.

Nous apprenons dans Ibn al-Zāhir que, vers 1290, le pays des 'Anadj, c'est-à-dire 'Alwa, fut attaqué par un ennemi. Hasan suppose que cette attaque dut venir du sud, peut-être des ancêtres des Funj, tandis qu'Arkekk suggère que les envahisseurs venaient du Kanem ou du Darfur<sup>36</sup>. Les attaques venant du sud n'étaient certainement pas rares. Finalement, il est attesté que les Funj se sont avancés dans la Guezira depuis le sud en descendant le long du Nil Bleu. Dans l'ensemble, il est tentant d'imaginer qu'il peut exister un certain rapport entre l'effondrement de la Nubie chrétienne et ce qui semble une réaction en chaîne de mouvements de population dans tout le voisinage, avec peut-être même la poussée vers le sud des Nilotes se dirigeant du Nil supérieur vers les lacs équatoriaux<sup>37</sup>.

Vers l'ouest, les contacts et les influences réciproques sont plus faciles à déterminer. Avec le même manque de sens critique qui faisait généralement attribuer à l'ancienne Meroe la dispersion de la métallurgie, la Nubie a été considérée comme un centre de rayonnement du christianisme vers des régions aussi lointaines que l'Afrique de l'Ouest. Cela appelle certaines réserves, sinon un complet scepticisme. Monneret de Villard a recueilli de très nombreuses traditions chrétiennes d'Afrique de l'Ouest<sup>38</sup> et l'idée d'une diffusion du christianisme sur une grande échelle, depuis la Nubie, est également soutenue par les savants contemporains<sup>39</sup>. Les voix sceptiques ont également été nombreuses, qui soulignent de probables malentendus à propos de l'influence islamique<sup>40</sup> ou d'autres voies possibles à travers le Sahara pour le christianisme, par exemple par l'intermédiaire du Coran.

34. Mentionné par Ibn Sulaym, Ibn Hawqal et Ibn al-Zāhir, A. J. Arkell (1961, p. 195) suggère que ce pourrait être des populations du Darfur ou des populations identiques aux *Maba* du Wadai.

35. Mentionnées par Ibn al-Faki et Al-Mas'ūdī. Voir Y. F. Hasan, 1967, p. 7. Pour sa part, A. J. Arkell (1961, pp. 189-190) suggère que leur nom peut avoir survécu dans celui des Djebel Kōn au Kordofan ou des Djukun au Nigéria.

36. Y. F. Hasan, 1967, p. 137 et A. J. Arkell, 1961, p. 199.

37. Voir l'article stimulant de M. Posnans dans Y. F. Hasan (dir. publ.), 1967, pp. 51-61.

38. U. Monneret de Villard, 1938.

39. Pour plus de détails, voir I. Hofman, *Saeculum*, vol. XIX, n° 2, 1968, pp. 109-142. Le thème d'une participation commune byzantine, perse, kiswa et nubienne dans la christianisation de l'Afrique a été repris, à la suite de Leo Frobenius, par T. Papadopoulos, 1966; voir le compte rendu qu'en donne D. F. Mac Call, *AHS*, vol. I, n° 2, 1968, pp. 255-277.

40. Voir C. H. Becker, *Der Islam*, vol. IV, 1913, pp. 303-312.

En fait, le problème de l'influence de la Nubie chrétienne sur l'Ouest africain est un tout petit peu plus clair que celui du rayonnement culturel de Meroe, si vigoureusement exposé par Arkell. La Nubie amena indiscutablement à maturité une civilisation élevée, égale à celle des empires du Soudan occidental, et pouvait être considérée comme un modèle séduisant. Les nombreuses traditions des populations d'Afrique de l'Ouest à propos de leur origine orientale ne peuvent pas être purement et simplement négligées. Shinnie écrit à propos de celles-ci : « Devant une pareille masse de matériel suggérant toujours des contacts avec l'Est, il n'est pas vraisemblable que tout ne soit que fiction ou mythe et il est possible qu'ils contiennent des éléments de vérité et suggèrent qu'au moins certaines influences culturelles vinrent de l'est<sup>41</sup>. » Étant donné que la tradition orale remonte rarement au-delà de cinq siècles environ, Shinnie suggère que ces influences devraient être attribuées à la Nubie médiévale plutôt qu'à Meroe.

Les écrivains arabes ont fourni peu d'informations sur ce point. Ibn Ḥawqal (X<sup>e</sup> siècle) a parlé d'une population occidentale *al-djabaliyyūn*, sujette de « Dunqula », et d'une autre, *al-ahadiyyun*, qui aurait été soumise à 'Alwa. Elles auraient vécu dans un pays appelé Amqal, auraient monté des chameaux et eu des armes et des sandales semblables à celles des Occidentaux (*Maghariba*), auxquels elles auraient ressemblé. Cette information<sup>42</sup>, certainement en partie déformée, n'est pas facile à interpréter.

Les témoignages matériels d'influence nubienne en direction de l'Ouest comprennent actuellement un graffito en nubien ancien et, notamment, des structures de briques rouges à Zenkor et Abū Sufyān, sur la route est-ouest, à travers le Kordofan septentrional. La poterie de Zenkor ressemble à celle de Soba. Ces deux sites attendent encore qu'il y soit fait plus qu'un simple relevé et des collectes en surface<sup>43</sup>. Des structures de briques rouges du même type se retrouvent plus loin à travers le Darfur et le Tchad (site d'Ayn Galakka) et vers le Bornou, le site le plus occidental étant Nguru, dans le nord du Nigéria. Dans le Darfur, les sites comprennent le palais royal d'Uri, à environ 560 miles de Dongola. Arkell suggère que l'un des lieux visités par l'envoyé du sultan Ḳalā'ūn à la requête d'Adur, dont les noms sont conservés dans le texte arabe sous forme seulement consonantique, pourrait être Uri<sup>44</sup>; à 'Ayn Farah, dans le Nord-Darfur, les ruines de bâtiments de briques rouges, identifiées après hésitation comme étant un monastère et des églises, contiennent des tessons d'origine nubienne, allant du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, qui sont décorés de symboles chrétiens. Les bâtiments sont datés de la même période et jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, sans réelle certitude<sup>45</sup>. Dans cette chaîne de sites similaires, le seul qui puisse

41. Voir l'article de P. L. Shinnie et Y. F. Hasan, (dir. publ.), 1971, p. 48.

42. Voir Ibn Ḥawqal, J. H. Kramers, 1938-1939, p. 58.

43. Voir E. Penn, *SNR*, vol. XIV, 1931, pp. 179-184, et W. B. K. Shaw, *SNR*, vol. XIX, 1936, pp. 324-326.

44. A. J. Arkell, 1961, p. 198.

45. Sur 'Ayn Farah, voir A. J. Arkell, *Kush*, vol. VII, 1960, pp. 115-119; R. L. de Neufville et A. A. Houghton, 1965, pp. 195-204. Cette dernière étude met l'accent sur le caractère musulman des bâtiments construits sur les vestiges plus anciens.

être daté avec une certaine précision est Birnin Cazargamo, dans le Bornu, qui est du XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle.

De la poterie montrant une influence nubienne et datée de 1000 de l'ère chrétienne a été trouvée dans les sites tchadiens de Koro Toro et Bochianga, à plus de 900 milles du Nil<sup>46</sup>. Il n'est pas encore possible de déterminer s'ils attestent un commerce avec la Nubie ou un établissement local. Il faut également noter que les deux sites ont livré des témoignages de métallurgie, ce qui pose à nouveau la question de la dispersion de cette technique depuis la vallée du Nil.

L'étendue des relations de la Nubie avec le Kanem-Bornu et, peut-être, le Soudan occidental, demeure incertaine dans l'attente de recherches archéologiques systématiques. La région clé qui sera à étudier est le Darfur, dont l'historiographie, avant l'établissement de la domination kayra fūr à partir de 1640, est encore largement légendaire et conjecturale. On ne s'accorde généralement que sur le transfert pacifique de l'hégémonie des Dađju du Sud aux Tundjur du Nord et, finalement aux Fūr<sup>47</sup>. La question de l'origine des deux premiers et de la date de leurs hégémonies respectives a provoqué beaucoup de spéculations<sup>48</sup>. En raison de leurs localisations différentes, il est possible que leur puissance ait pu être simultanée pendant un certain temps. Les généalogies et les traditions dont nous disposons à leur sujet sont nettement fausses suivant le système bien connu de la recherche de l'ascendance arabe.

La plupart des efforts de reconstitution de l'histoire du Darfur ont été entrepris par Arkell. Alors que son hypothèse première datait l'hégémonie tundjur de 1350-1535<sup>49</sup>, l'établissement d'une influence chrétienne à 'Ayn Faraḥ l'a amené à la modifier<sup>50</sup>. Il situe le règne tundjur sous la protection nubienne et place son apogée entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. L'information donnée par Ibn Ḥawqal doit-elle être considérée comme venant à l'appui de cette thèse ? En tout état de cause, Arkell fait dériver le nom de Tundjur de Maḳurra et croit également l'identifier dans le nom du « sage étranger » des légendes du Darfur, Aḥmad al-Maḳūr. Vers 1240, pense-t-il, le Darfur fut conquis par le grand roi Dunama de Kanem, dont le pouvoir s'étendait jusqu'au Nil, à Marīs, au point le plus proche de la route du désert Dar al-Arba'in. La même hypothèse suppose une forte influence de Bornu sur le Darfur pendant les quatre cents années suivantes, en particulier sous le règne du *mai* Idrīs<sup>51</sup>.

46. R. Mauny, 1963, pp.39-45.

47. Pour un résumé succinct de nos connaissances sur cette question, voir H. G. Balfour-Paul, 1955. Pour des développements, voir G. D. Lampen, 1950, pp.177-209, ainsi que les travaux déjà cités de A. J. Arkell.

48. Sur les traces de christianisme chez les Tundjur, voir H. A. Michael, 1922. La tradition sur leur origine hilālī a été rapportée par G. Nachtigal et H. Cabrou. En revanche, H. Barth en rapporte d'autres qui indiquent qu'ils venaient du Nil, tandis que C. H. Becker s'efforce de concilier les deux.

49. A. J. Arkell, *SNR*, 1936, pp.301-311; 1937, pp.91-105; 1946, pp.185-202.

50. A. J. Arkell, *SNR*, 1959, pp.44-47, et, plus récemment, 1963, pp.315-319.

51. Voir aussi chap. 10.

Il existe réellement un certain témoignage interne de similitudes des institutions que l'on rencontre dans tous les nouveaux États musulmans de la savane nilo-tchadienne, qui peut être interprété comme le signe d'une influence bornu, mais pas nécessairement comme celui d'une suprématie politique. Cette influence semble pouvoir se remarquer, entre autres, dans les divisions quadripartites, dans l'administration, dans certains traits architecturaux et dans la position de reines mères dans le gouvernement. Ce trait, cependant, se rencontre également en Nubie.

Uri, dans le nord du Darfur, était, suivant Arkell, un centre de la domination des Tundjur et, plus tard, des Kanemi. C'était probablement un important emporium du commerce lointain au croisement de Darb al-Arba'in et de la route est-ouest de la savane, appelée en arabe *tariḳ al-Sūdān*. Durant la période que nous examinons, nous pouvons supposer que le commerce par cette route connut des hauts et des bas, mais il ne semble pas probable qu'elle ait été utilisée pour le pèlerinage de La Mecque avant le XVI<sup>e</sup> siècle.

Les sources écrites ne contiennent aucune indication du contraire. Tout le trafic connu de pèlerinage au départ de l'ouest et du sud du Soudan, y compris les fameux voyages des souverains du Mali, du Songhay et du Bornu, se dirigeait vers la côte de l'Afrique du Nord et, de là, passait souvent par l'Égypte et par Aydhāb. La route terrestre intérieure le long de la ceinture peuplée du Soudan ne semble avoir été adoptée par les pèlerinages que plus tard, après les importants changements survenus au XVI<sup>e</sup> siècle. Tandis que, d'une part, l'invasion marocaine du Songhay et l'insécurité croissante eurent une influence positive sur les routes de l'ouest du Sahara, des conditions favorables furent, d'autre part, créées au Soudan oriental par la disparition de l'établissement chrétien dans la vallée du Nil, la montée et la consolidation de la puissance islamique à Sennar, Darfur et Wadai. Le mouvement de pèlerins sur la route du Soudan n'augmentait cependant que lentement, et il fallut attendre longtemps avant qu'il prît des proportions considérables<sup>52</sup>.

En ce qui concerne le Darfur, il est généralement supposé que l'islam y apparut comme une religion de cour sous les Tundjur, mais il ne devint courant que sous les Kayra Fūr.

L'ensemble de la région nilo-tchadienne avait, pendant ce temps, été considérablement affecté par la pénétration des populations arabes. Les développements culturels, commerciaux et politiques ultérieurs ne peuvent pas être bien compris sans tenir compte des effets, de plus en plus grands, de leur présence sur les populations soudanaises. En 1391, le sultan Barḳūḳ reçut au Caire une lettre du roi de Bornu se plaignant du mauvais comportement des *Djudham* et autres Arabes qui attaquaient son peuple et vendaient ses sujets sans discrimination à des marchands d'esclaves d'Égypte, de Syrie ou d'ailleurs. Ce document, qui a été transmis par Al-Ḳalkaḡhandī<sup>53</sup>

52. Voir U. Al-Nakar, Y. F. Hasan (dir. publ.), 1971, pp. 98-109.

53. Al-Ḳalkaḡhandī, 1913-1919, vol. I, p. 306, et vol. VIII, pp. 116-118.

est, entre autres, un témoignage unique de contacts étendus, dans cette partie du monde, dans le domaine politique aussi bien que dans le domaine commercial.

Comme dans la vallée du Nil, bien que dans une moindre mesure, la présence des Arabes modifia la carte ethnique de l'espace nilo-tchadien, les conditions furent rendues favorables au progrès de l'islamisation et au développement de nouveaux États soudanais par une extension de la chaîne vers l'est. En l'absence complète de sources écrites plus anciennes, ces nouveaux commencements se reflètent dans l'assemblage compliqué d'un matériel légendaire très riche qui abonde dans la région. Une exploration archéologique systématique s'impose de toute nécessité pour le démêler.